

L'ALLA DES JONONAS

Lairma Pafrel

L'Alla des Jononas

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2020

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson, ZAC du Moulin des Landes
2 rue Gutenberg, 44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

CHAPITRE 1

UN CHERCHEUR SE MET DANS LE PÉTRAIN

5, rue des machins. L'Alla sort de chez lui. Il est recouvert d'une toge en terre cuite. Personne ne le reconnaît. Dans sa maison se trouvent cinq dés. Des petites choses sont dans chacun des dés, mais personne ne sort, parce que tout le monde connaît l'Alla. Il vous pendrait son chien que personne ne dirait rien. C'est un monstre, prêt à tout pour attirer l'attention. Il fait des numéros, il tue des hommes, et ça ne change rien. Toujours plus, l'Alla tue un homme, il est reconnu une fois, il lui faut tuer un deuxième homme, car il veut être reconnu une deuxième fois, puis l'Alla va toujours au-dessus de trois, car trois fois ne lui suffit pas de plus. L'Alla veut être reconnu... beaucoup... Pour cela il tue... beaucoup... Alors il sort déguisé, et s'en va sortir ses victimes de chez elles. On reconnaît les meurtres de l'Alla en ce que les victimes se retrouvent toujours ficelées au-dessus de leur porte à l'aide d'un cordage brun, sec et mince. Beaucoup se retrouvent ainsi, et la police cherche l'Alla. Depuis... longtemps. Dix ans. Dix ans, 3 216 victimes, et pas un indice. L'Alla n'a pas d'ADN, l'Alla a la queue du vent et la poutre de braises éteintes. Rien ne peut permettre de le reconnaître. À chaque mort, ne reste qu'un monceau de feuilles, posées en dessous de la victime, avec un petit mot, une petite ritournelle: « *L'Alla est à la maison, l'Alla n'est pas là-bas, l'Alla est la la la* ».

Aujourd'hui, Todd cherchait ce qui aurait bien pu lui permettre de découvrir l'identité de l'Alla. Todd était employé. Comme beaucoup d'employés, il était employé. Employé par une agence

de recherche : Todd, comme ses compagnons, cherchait. Il avait ceci de particulier que Todd Ruberneck était le plus âgé de ses associés. Il avait 12 664 ans au calendrier de l'Abrune. Mais en fait, Todd mentait sur son âge, il n'en avait que 12 652. Il aimait mentir sur ces petites choses qui vous donnent de la densité et de la présence. Puis plus que tout, Todd aimait être âgé. Les enfants sont heureux de fêter leurs anniversaires, car ils grandissent, mais les adultes le sont toujours avec plus de froideur, car ils vieillissent. Chez Todd, les choses ne fonctionnaient pas comme cela. L'âge était la marque de la richesse, et gagner un an était sur le papier le facteur d'une indiscutable grandeur gagnée. Pour cela, Todd voulait toujours plus d'années, il n'en avait jamais assez. Elles lui semblaient comme les rencontres ou les voyages. Chacune, chacun était un plus qui ne pouvait plus jamais s'effacer, oublié ou pas dans le souvenir de l'individu, mais préservé dans la réalité des événements qui avaient été vécus. Pour de vrai. Telles milles fêtes explosant en même temps, en tout endroit des visions possibles de Todd, au moment où le gâteau arrivait à lui entonnant la célèbre chanson : « joyeux anniversaire ». Les vannes étaient ouvertes, la pression montait, et le grade, hyper-décoré, fait d'incomplexibles motifs, arrivait en marchant, se posait sur les chaussures de Todd, et attendait que celui-ci, dressé et fier de l'acquisition de ce nouveau numéro, se remette à marcher pour le remarquer.

Todd, donc, cherchait l'Alla. Cependant, il n'était pas un représentant de la loi, ni un détective, il n'était qu'un employé dans la recherche des choses. L'organisme qui se chargeait de rechercher des choses. Sinon, on ne pouvait pas savoir comment arranger et se servir des choses du monde. Todd, plus précisément, prenait les feuilles des arbres et se chargeait de les tester dans différents produits. C'était ainsi qu'il en était venu à vouloir rechercher l'Alla, le jour où – car réputé dans son métier – l'on avait fait appel à lui pour analyser quelques-unes des feuilles laissées par l'Alla sur la scène de son crime. Il y avait fait une découverte étonnante, dont

il n'avait jamais parlé à personne : le bleu de bethymul ne se teintait pas en rouge lorsque l'on trempait la feuille dans la solution. La police avait fait appel à d'autres personnes, mais Todd était certain qu'il était seul à avoir fait cette découverte, tout simplement parce qu'il se pensait seul à avoir eu l'esprit suffisamment farfelu pour avoir tenté cette expérience incohérente. D'ordinaire en effet, le bleu de bethymul et la chlorophylle des feuilles n'ont rien à avoir en commun dans une expérience. D'ordinaire, il est normal que le contact de ces deux substances n'altère en aucune façon l'une et l'autre. Mais Todd – qui est un esprit farfelu – avait supposé que les feuilles possédaient une substance autre qui pouvait influencer sur le bleu de bethymul, sous condition d'une température élevée, supérieure à 150 degrés. Cette expérience, qu'il avait répété un nombre incalculable de fois, avait fonctionné : le bleu de bethymul, à une température supérieure à 150 degrés, se teintait de rouge. De cela non plus, il n'avait jamais parlé à personne, car cette expérience réussie lui avait permis de certifier l'existence de la substance qu'il pensait contenue dans les feuilles : l'or. Imaginez les ravages que cette découverte énoncée aurait amenés au monde.

Voilà comment il en était venu à sussurer cette hypothèse rocambolesque dans son esprit. Un jour qu'il se promenait en campagne avec sa famille, une feuille avait voleté devant lui et, dans un éclatant rayon de soleil soudain, avait laissé échapper un scintillement que Todd avait cru être le reflet d'une illusion, d'un mirage. Il avait cependant pris la feuille avec lui, persuadé qu'une substance de cet acabit était incapable de produire le reflet qu'il avait cru voir, et voulant croire qu'il n'avait pas été l'objet d'une duperie de son regard. Il étudia chimiquement la feuille de nombreuses heures avant de ne rien déceler de particulier, puis décida de reproduire le phénomène dont il avait été témoin en irradiant le végétal de rayons lumineux à l'aide de sa lampe de bureau. Rien non plus. Entêté comme une mule, il resta alors des heures, avant que son travail ne commence et lorsqu'il était fini,

à regarder la nature dans un parc ou dans les bois, mais il ne vit rien non plus. Il eut alors la bête idée, qu'il aurait dû avoir dès le départ, de faire – plutôt que l'étude chimique des composants de la feuille – la simple expérience chimique propre à révéler ce qu'il avait cru voir en ce jour qu'il se promenait avec sa famille, à savoir un scintillement éclatant, vif et doré, qui n'avait pu semblé être que propre au reflet de la matière du même nom. Dès la première expérience, qui consistait à observer avec une loupe à filtre violet spécial, se teintant en bleu uniquement en présence d'or, le test se révéla positif. Cet appareil coûtait cher, aussi peu en disposaient, mais Todd se demandait tout de même, si la nature avait de l'or dans sa composition, pourquoi d'une part personne ne s'en était jamais rendu compte, et pourquoi d'autre part les tests chimiques de la feuille n'avaient rien indiqué de tel.

Il observa donc cette fois la nature au travers de sa loupe, et quelle ne fut pas sa surprise de ne rien découvrir de spécial de prime abord. Celle-ci ne se teintait pas en bleu. Mais après avoir persévéré dans l'observation, car Todd était, comme vous le savez, un entêté, il vit enfin à l'endroit d'un noyer la partie d'une feuille devenir bleue. Cette observation, il la fit pendant de longues semaines, et de temps en temps, il revoyait toujours une feuille ou une autre se teinter de bleu. Todd comprit alors, avec bonheur et grand intérêt, que le cas de sa feuille n'était pas isolé. Il en vint par là à chercher la raison de l'absence du composant chimique de l'or, quand l'événement particulier qui lui était survenu et les observations à la loupe lui indiquait, par moment et autre, le contraire. C'est là qu'intervint le bleu de bethymul, ayant la faculté de se changer en rouge en présence d'or lors que la solution excédait ou égalait les 150 degrés. Todd n'avait pas vu l'or en chaque feuille au travers de sa loupe, mais, que les feuilles se soient teintées en bleu ou non, aucune n'avait donné raison à l'hypothèse de la présence d'or lors des expériences chimiques. De ce fait, que de presque toutes les feuilles il n'en ait vu aucune se teinter en bleu

ne voulait pas dire qu'elles n'étaient pas toutes faites du même « bois » que les rares exceptions chez lesquelles il avait pu voir, au travers de sa loupe, la couleur changer. Todd pensait alors que si la vue n'avait pu attester avec certitude une certaine propriété, peut-être la matière même le pouvait. C'est ainsi qu'il en vint à faire l'expérience avec un produit qui irait directement au contact de la feuille, et c'est ainsi qu'il découvrit avec émerveillement qu'à chaque feuille, qu'elle soit de noisetier, châtaigner, bouleau, anacardier, cyprès ou autre, la solution réagissait positivement au test. Il tenta de faire l'expérience avec d'autres produits végétaux, tels que l'herbe, l'écorce ou la résine, mais rien ne se produisit, seules les feuilles détenaient ce certain mystère.

Todd comprenait pourquoi personne ne s'en était aperçu jusqu'à présent, le bleu de bethymul n'était utilisé qu'en de rares occasions lorsque des doutes subsistaient sur la nature minéralogique d'une roche. Jamais aucun scientifique n'aurait eu l'idée d'y tremper des feuilles, du fait que l'on ne le sortait des tiroirs que lorsque l'on était empressé de vérifier si oui ou non, telle pierre était finalement faite de matière précieuse. Dans l'esprit de Todd, il allait de soi que la lubie était toujours peu présente dans un empressement aussi sérieux et névrotique que celui de savoir si l'on allait tourner autour de la richesse ou non, ou simplement être au contact avec elle, qu'on la possède ou non. De plus, le bethymul avait été élaboré chimiquement en laboratoire. De fait, ses composants, dérivés d'autres déjà connus, n'avaient jamais eu besoin de test en nature avec tel ou tel objet pour que l'on connaisse leurs effets et leur utilité.

Voilà le point auquel Todd en était. Du fait des nombreuses répétitions qu'il avait opérées avec cette expérience et du test qu'il avait fait avec non pas une feuille, mais de nombreuses des différentes scènes de crime de l'Alla, auxquelles chacune avait répondu négativement au test, il était persuadé que l'Alla, non seulement savait qu'il y avait de l'or dans les feuilles, mais qu'il avait trouvé

le moyen de le retirer, et donc par là même probablement de distinguer sa nature matérielle, si ainsi l'on pouvait l'appeler. C'est principalement pour cette raison que Todd cherchait l'Alla. En vénérable curieux qu'il était, il voulait à tout prix que l'Alla lui révèle le mystère de la nature composite de l'or dans les feuilles, plus que de le punir pour ses crimes, pour lesquels Todd se sentait étrangement distant.

Jusque là, et comme n'importe qui dans les départements de recherche ou de défense de l'ordre, Todd n'avait eu aucun indice sur l'identité de l'Alla. Il n'avait rien découvert d'autre sur les feuilles qu'on lui donnait à analyser, puis comme il n'y avait jamais ni trace laissée sur les lieux du crime, ni indice qui aurait pu permettre de connaître l'identité de la victime suivante, personne n'avancé. Pendant tout ce temps, Todd s'était surtout échiné à repasser en analyse les feuilles de l'Alla, puis à visiter les divers endroits où les crimes s'étaient produits, sans succès aucun. Maintenant, il était décidé à aller plus loin dans ses recherches : il voulait rencontrer le monde du milieu. Ce soir déjà, il allait commencer par le bas de l'échelle, changer de nom. Il alla donc dans une office spécialisée pour les changements de nom, aux horaires très particuliers de 20h à 21h, puis remplit les formalités nécessaires à sa demande. Ceci fonctionna bien. Le nouveau nom qu'il s'était choisi visait à attirer l'attention sur lui de l'Alla : Orus Feuillu. Il espérait que cela n'aurait pas pour conséquence de créer des associations d'idées chez les chercheurs qui iraient alors à tenter cette expérience que lui-même avait tentée et qui avait abouti. Il fallait à tout prix garder ce secret... eh bien... secret. C'était un risque à prendre. Une intelligence comme celle de l'Alla devait certainement se renseigner sur tout le trafic qui se déroulait autour d'elle pour essayer de la capturer, comme pensait Orus. Quelqu'un d'aussi réputé que lui dans le milieu de recherche devait sûrement faire parti de la liste des informations dont l'Alla disposait. De fait, il découvrirait sûrement sous peu le changement

de nom qu'Orus avait effectué, et ferait sans nul doute le lien avec ce qu'Orus savait.

Pour toutes ces raisons, Orus avait également un peu peur de se faire assassiner par l'Alla, mais il était vieux et continuait de rêver. Il préférait mourir en ayant au moins tenté jusqu'au bout de rencontrer l'Alla, plutôt que d'avoir fui ce qui était de sa volonté la plus ferme. Ce n'était pas là le seul chemin qu'il était décidé à emprunter. Un vendeur de drogue traînait fréquemment dans son quartier. Orus le savait car il y vivait depuis déjà fort longtemps et avait eu le temps d'observer les gens et habitudes qui y sévissaient. Celui-là, il le voyait fréquemment un soir sur trois à quelques pas à droite de son petit immeuble, de nuit, capuche sur la tête, donnant et recevant à des gens à l'air pressé, et parfois à d'autres qui passaient seulement par hasard par là. Il décida donc d'aller le trouver au moment où il le verrait, ce qui ne tarda pas. Le lendemain du jour où il avait fait changer ses patronymes, Orus le vit venir discrètement. Il attendit dix bonnes minutes avant d'aller le trouver, puis fit exprès, l'approchant, de ne pas être très assuré sur le fait de savoir s'il était réellement un dealer ou non, ne voulant pas éveiller sa méfiance sur le fait qu'il était aisément repérable.

O — Vendez-vous de la drogue ?

D — Ouais. Combien ?

O — Une grosse quantité. J'aurais en fait besoin de voir celui qui te fournit. J'ai un projet très particulier que je souhaite réaliser et j'ai besoin pour cela d'une grosse quantité de drogue.

D — ...

O — Peux-tu me dire comment le contacter ? Je m'appelle Orus Feuillu.

D — Tu veux combien ?

O — Dix mille kilos.

D — Hein ?

O — Dix mille kilos. Je ne dis pas ce que je souhaiterais en faire, mais c'est la quantité dont j'aurais besoin.

D — T'es ouf man, barre-toi.

O — Allez ! Crois-moi, je suis sérieux.

D — Non mais non, t'es de la police, c'est obligé.

O — Si j'étais de la police, je t'aurais déjà fouillé.

D — Non. Tu veux remonter jusqu'au mec qui me fournit, c'est clair.

O — Mais non ! Je veux juste... je veux juste connaître un peu mieux le monde de ceux qui font des actions malhonnêtes.

D — Pourquoi ?

O — Je cherche quelqu'un.

D — Ah oui, tu cherches l'Alla.

O — Hein ? Comment as-tu deviné jeune homme.

D — Tout le monde cherche l'Alla, ne crois pas que tu seras mieux renseigné dans notre réseau que dans le tien, il n'appartient ni à l'un, ni à l'autre. Personne ne sait qui il est. Il tue n'importe qui, bon ou mauvais... moi-même j'ai toujours peur qu'il vienne.

O — Tu sais petit, il y a quand même suffisamment de personnes sur terre pour que tu n'aies pas à te sentir inquiété.

D — Ce n'est pas ça... Un de mes proches a été tué par l'Alla... Tu verras si ça t'arrive, on se sent toujours beaucoup moins tranquille quand ça commence à venir vous toucher de près.

O — Tu veux qu'on en parle pour te reconforter ? J'habite juste à côté. Je t'offrirai un verre de vin.

D — ... Ok... Attends, j'attends toujours quelqu'un que je dois fournir. C'est mon dernier client. Après je viens, laisse-moi juste ton adresse.

Orus Feuillu après avoir noté son adresse sur un bout de papier qu'il donna au jeune homme dont il ne connaissait pas le nom revint chez lui. Une fois rentré, il songea.

« Hmmm... ainsi l'Alla est vraiment seul... ».

Sur cette pensée, Orus Feuillu prit un bouquin à feuilleter en attendant la visite du jeune homme qu'il voulait rassurer. Celui-ci lui avait fait de la peine et dans son âme de vieillard, il voulait toujours encore faire et espérer un peu de bien du monde avant la mort. Enfin, il en était encore loin. Le livre qu'il avait pris parlait de deux contes qui ne se rencontraient jamais, mais dont chacun éprouvait un sentiment de manque terrible, qui touchait à chaque fois tous les personnages. Le besoin de chacune des vies des deux contes n'était pas bien compris, bien vu par les personnages : ils ne comprenaient pas et ne voyaient pas ce dont ils avaient besoin. Seul le lecteur comprenait évidemment que les contes avaient besoin l'un de l'autre, mais qu'ils vivaient leurs histoires en indépendant de façon tellement forte qu'aucun temps n'était jamais laissé pour l'ouverture d'une brèche susceptible d'ouvrir le regard. Les temps étaient prisonniers des événements et finalement, à la fin, chacune des deux histoires se finissaient bien en apparence, tandis que la réplique « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants » n'apparaissait jamais.

Orus entendit un bong dehors.

Il regarda par la fenêtre et voyait quelque chose bouger, mais il ne comprenait pas bien. Après quelques temps d'observation, Orus pensa voir là une balle rebondissante qui revenait régulièrement se taper contre le mur de gauche à quelques mètres devant chez lui, puis disparaître de son champ de vision à droite. Comme le mouvement ne s'arrêtait pas, Orus alla ouvrir la fenêtre pour voir où la balle allait à droite, car aucun bong ne s'entendait de ce côté.

Il cligna une fois des yeux, puis lorsqu'il passa la tête par la fenêtre, il se rendit compte que la balle rebondissante ne passait plus, il n'y avait plus rien. Seule une petite flaque de sang se tenait tranquillement un peu à gauche en contrebas de la fenêtre d'Orus. La porte sonna.

O — Oui ?

D — C'est moi.

Orus ouvrit la porte au dealer.

O — Tu veux quelque chose à boire ?

D — Je veux bien un jus de clémentine au citron, si t'as.

O — Voilà une curieuse boisson, qu'est-ce donc ?

D — Tu connais pas ? T'as des clémentines et des citrons dans ta cuisine ?

O — Oui, j'ai.

D — Bon, alors je vais te montrer.

Ils allèrent ensemble dans la cuisine, Orus trouva que le dealer avait meilleure mine que quand il l'avait vu dans la rue. Il semblait plus détendu, plus assuré, il semblait savoir des choses qui le confortaient dans sa personne. Ces impressions amusèrent Orus. Peut-être avait-il bien fait de l'inviter chez lui.

D — Tu prends une clémentine, tu fais un trou dedans à l'aide d'un objet pointu, tu y passes le jus d'un citron entier (tu peux utiliser un entonnoir si tu veux faire ça proprement). Ensuite tu bouches l'entrée avec un doigt et tu secoues très fort. Tu fais une légère entaille avec un couteau sur le côté opposé, suffisante pour ouvrir la clémentine en deux. Tu l'ouvres en deux tout en la pressant rapidement dans un grand verre. Tu mets ta main et tu secoues le liquide. Ensuite si tu veux, tu peux y diluer toute sorte d'assaisonnements.

Tout en lui expliquant, le dealer exécutait les étapes devant les yeux d'Orus. Celui-ci était surpris, et quand même déconcerté. Tout cela était très bizarre. Une fois le breuvage achevé, il y goûta. C'était délicieux.

O — Voilà ce que j'appelle un breuvage proche du commun, mais qui ne l'est pas. C'est très bon. Je n'avais jamais bu ce type de boisson, en tout cas pas comme ça, comme quoi il n'est jamais trop tard pour mourir.

D — Il n'est jamais trop tard pour mourir... ah ?

O — Eh bien oui, je fais la découverte d'une nouvelle expérience. Si j'étais mort avant, je ne l'aurais jamais faite.

D — Mais si t'étais mort avant, tu l'aurais jamais sue, donc ça change rien.

O — Ça change qu'en tant qu'être vivant, je l'ai prise.

D — Ah oui...

O — ?

D — Hé hé hé.

Orus était intrigué de voir le dealer rigoler pour ce qui n'était en apparence pas une conversation particulièrement amusante, mais il ne l'interrogea pas à ce sujet.

O — Bon, tu t'appelles comment.

D — Debeu.

O — Debeu, si tu veux je peux essayer de te trouver un travail honnête, sécurisant, sécuritaire.

D — J'veux pas. C'est pas qu'j'aime mon taff, mais jamais j'ferais un truc honnête.

O — Pourquoi ça ?

D — Parce que c'est pas de l'honnêteté. Personne n'est honnête.

O — Mais si.

D — Non.

O — ...

D — Tu sais pourquoi ?

O — ...

D — Parce que l'argent existe.

O — Allons, baliverne, c'est la nature humaine qu'il faut changer.

D — Ce que tu veux changer dans la nature humaine, c'est toujours de l'argent. Où est ma baliverne ?

O — Hum...